

Bagnères, le 6 janvier 1972

Mon Léo, comme tu es beau !

Aujourd'hui est un jour particulier. Je t'ai vu ce matin, rue Victor Hugo, avec cette femme, ton épouse je suppose. Jusqu'alors, tu ne descendais pas en ville accompagné. Elle paraît plus âgée que toi. Ça m'a troublé qu'elle soit plus âgée. Cela a ravivé de douloureux souvenirs. C'est pourquoi j'ai pris la plume, pour les conjurer. Je suis déterminée à t'écrire en cachette, tu ne recevras rien, jamais, c'est pour moi. Nous sommes éloignés depuis si longtemps que je n'oserai jamais reprendre le contact, renouer avec toi, redémarrer quelque chose. J'ai choisi de te laisser libre, totalement libre, et de ne jamais intervenir, quoi qu'il advienne. Désormais, pour supporter cette distance que je m'impose, je prendrai la plume. C'est l'expression de mon amour pour toi, totalement désintéressé, entier, éternel.

Cette femme qui avait l'air de t'aimer aujourd'hui, qui s'accrochait à ton bras, un jour tu la quitteras. En attendant, profite de son amour, et sois heureux comme je le suis moi-même, malgré notre séparation, et ce qui l'a suivie. Comme la cigale, je chante et je danse.

Depuis que j'ai déménagé pour me rapprocher de toi, pour te revoir, te croiser au hasard de tes descentes en ville, je vais mieux. Il ne m'était pas nécessaire d'en faire plus pour être heureuse : t'apercevoir de loin, admirer ta démarche de montagnard, légère et puissante à la fois, comme celle de ton père. Je n'éprouvais pas alors le besoin d'écrire. Comme si j'étais une femme de lettres ? Moi, Verónica, une femme de lettres ! C'est à cause de ce toubib.

Heureusement, tu ne recevras rien de mes élucubrations. En fait, c'est pour moi, pour accepter. Je me répète. C'est le psy qui me l'a conseillé : « Débarrassez-vous de tout ce qui vous fait souffrir, décrivez vos sentiments, videz votre cœur ! » Alors,

aujourd'hui, j'ose. J'aurais pu bien avant. Mais tu étais trop jeune! Et puis, la vie, la vie, ses trépidations, ses complications, mes hésitations ont laissé passer le temps. Oui, le temps a passé. Je suis venue ici, à Bagnères, près de toi désormais. Je ne sais trop si c'est pour mon bonheur ou mon malheur. L'avenir me le dira. Aujourd'hui, de t'avoir vu, le jour de tes trente ans, ça m'a fait du bien, même si... à ton bras, passons. Vous alliez fêter ça au restaurant, n'est-ce pas? Et après...

Je me demande si toi tu resteras dans le coin? Je suis venue pour toi, te croiser, suivre parfois tes pas, te protéger de mon secret amour. Comme tu es bel homme aujourd'hui! Je me prive de bien des joies, mais c'est mon choix, mon Léo, que n'être rien pour toi, pas même un souvenir. Alors que pour moi, tu es toute ma vie!

Comiat

Verónica

Le colis

« Alors, ça! Alors, ça! Tu parles d'une histoire! » crie tout fort Léo dans le silence de la grande pièce à vivre. Sa voix résonne et lui fait mal. « C'est sûrement une erreur » se rassure-t-il tout bas. Après avoir lu et relu dix fois la lettre, la première, celle du dessus du paquet, c'est une certitude pour Léo : il n'est pas le bon destinataire. Déjà, il n'est pas né un 6 janvier! Et en janvier 1972, il avait vingt-neuf ans depuis octobre précédent, pas trente.

Pourtant, en défaisant le paquet, il avait ressenti une gêne. Une sorte de malaise. Un simple coup avec le manche du couteau avait suffi à briser le sceau de cire, libérant la ficelle qui liait l'ensemble des lettres. Dans le passé, Léo avait quelquefois pressenti, à l'instant même où il accomplissait un geste, qu'il n'aurait pas dû l'accomplir. Avec

la certitude qu'il ne lui serait plus possible de revenir en arrière, qu'il resterait prisonnier de son acte, que ce geste scellerait son avenir.

Une douleur sourde s'insinue en lui, comme une méchante intuition, l'imminence d'une catastrophe. Son estomac lui renvoie l'acidité du café. Il peine à déglutir. La boîte est ouverte sur la table, débordante de lettres, au moins cent pages. Toutes écrites de la même main, les lettres sont datées et classées chronologiquement. La plus ancienne est dessus.

Un courrier du notaire accompagne le paquet. Il aurait dû commencer par là : « *Suite au décès de Madame Verónica Terez, survenu le 22 juillet 2010 à Bagnères, veuillez trouver ci-joint un legs en votre faveur, selon la volonté exprimée par le testament olographe de la défunte, etc.* »

Il ne s'agit pas d'un simple colis, ni d'un don, mais d'un legs ! Un cadeau posthume, en quelque sorte, un présent du passé. « *Avec mes plus sincères condoléances* », conclut le notaire. Ça ébranle sa première impression. Et s'il ne s'agissait pas d'une erreur ? Il essaie de se souvenir d'une Véronique qu'il aurait connue naguère, mais mises à part Véronique Sanson, la grisette de Messenger et la double de Kieslowski, aucune autre ne vient au secours de sa mémoire. « Quant à cette femme plus âgée dont il est question, ce ne pouvait être Léa ! Léa est plus jeune que moi ! La démarche du père ? Elle connaissait mon père ? » Léo s'y perd.

Ce nom de famille, Terez, ne lui dit rien. On dirait un nom d'emprunt, un masque derrière lequel se cache une autre identité. Léo a beau passer en revue ses anciennes relations, laisser revenir des noms, des prénoms, des images, des regrets, aucune Véronique ne s'impose. Il lui faut cesser de ressasser tout ça. Il chasse le passé d'un revers de lettre, la replie et la repose sur le paquet.

Une amante éconduite ? Comme s'il en avait eu tant que ça, des amoureuses ! À part Léa, pas grand monde ! Si ! Au

lycée agricole, il y en avait une qui s'accrochait. Il a oublié son prénom. Une petite brune avec du rouge aux lèvres. Ce n'était pas une Véronique en tout cas, ni une Verónica. Son père tenait une ferme céréalière du côté de Nay. Léo n'aimait pas son haleine. Après deux ou trois bécots, il n'en pouvait plus. Ça lui revient maintenant. Ariane. Ariane Delprince. Totalement oubliée, cette Ariane Delprince. Comme le chantait Ferré, avec le temps, tout s'évanouit. Après tout, une Verónica aurait aussi bien sa place dans le vaste monde de l'oubli. Comment savoir? Pourquoi réveiller les morts? Laissons les disparus reposer en paix.

Pourtant, il relit, et relit encore. Comment a-t-il pu tout oublier, ne se souvenir d'absolument rien? Au tréfonds de lui-même, il a la conviction d'être bien celui dont parle cette femme, mais il se refuse à l'admettre, préférant rejeter dans le silence un événement du passé qu'il a occulté naguère. Une forme de déni. Il se souvient d'ailleurs assez mal de son adolescence, une tranche de vie qu'il a vécue douloureusement, et dont il préfère ne pas trop se souvenir. Sa mère avait consulté quelqu'un pour savoir comment le calmer parfois, l'encourager d'autres fois. D'humeur changeante, il lui en avait fait voir de toutes les couleurs. Aurait-il rencontré cette Verónica à l'époque?

Il lui faudrait poursuivre sa lecture, déchiffrer les autres feuilles pour comprendre. Mais il traîne des yeux, reste là, cloué sur son banc, devant les pages, trop de pages, il a la trouille. Oui, la pétoche. Mal de ventre, picotement dans les mollets, il connaît ça. C'est comme lorsqu'il doit aller chez le dentiste. Avant. Et dans la salle d'attente, soudain il n'a plus mal aux dents. Il craint de découvrir un truc qui le fera souffrir et, du coup, il étouffe sa curiosité naturelle. Il ne veut pas en savoir plus. « Que faire? Réexpédier le colis à l'étude et refuser ce cadeau empoisonné? Tout lire ou bien tout brûler, ou les deux? Ne rien dire à Betty. Fort

heureusement, elle est absente ce matin! Pas la peine de l'alarmer avec ce genre d'héritage!»

Léo ne sait que faire devant ce ballot de lettres. Ne pouvant résister plus longtemps à la tentation, il glisse la première sous le paquet et attaque la lecture de la seconde.